

Marie-Hélène PARIZEAU, Soheil KASH, dirs, *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement*

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Bioéthique critique, 2005, 279 p.

Myriam Zanardi

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7789>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7789](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7789)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2006

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Myriam Zanardi, « Marie-Hélène PARIZEAU, Soheil KASH, dirs, *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement* », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7789>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Tous droits réservés

---

# Marie-Hélène PARIZEAU, Soheil KASH, dirs, *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement*

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Bioéthique critique, 2005, 279 p.

Myriam Zanardi

---

## RÉFÉRENCE

Marie-Hélène PARIZEAU, Soheil KASH, dirs, *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement*. Québec, Presses de l'université Laval, coll. Bioéthique critique, 2005, 279 p.

- 1 Et si les scientifiques étaient plus aptes à définir l'état de nature que celui de culture ? Telle est l'éventualité qu'encourage à lire, en filigrane, cet ouvrage co-dirigé par deux philosophes, Soheil Kash et Marie-Hélène Parizeau. La particularité du dialogue qu'ils instaurent est de s'inspirer de leurs origines – respectivement libanaise et nord-américaine – pour faire sortir des lignes de démarcation essentiellement géographiques et politiques la question de la gestion concertée, qu'elle ait lieu à l'intérieur des nations ou à travers elles. Ils portent à lire, plutôt qu'à écrire, à voir, plutôt qu'à montrer, une méthode d'identification des faits sociaux qui présente la particularité de ne pas s'instruire en méthode. L'intérêt de l'ouvrage est de parfaire l'univers de la catégorisation mentale pour mieux le démonter. L'ordre du discours met en évidence la diversité des interprétations selon le point de vue duquel on se place. Mais que sont ces interprétations ? À défendre (la démocratie), ou à combattre (l'impérialisme), elles restent des valeurs tant qu'elles sont partagées, et qu'elles sont l'élément à partir duquel les acteurs vont se mettre moins à réfléchir qu'à parler, diagnostiquer,

pratiquer. Cet élément est celui « de la mondialisation », de l'intitulé même de la première partie. Ainsi se présente-t-il moins en sujet qu'en objet d'étude, ce qui explique l'associativité introduite avec la santé et l'environnement. Alors que chacun des trois thèmes pourrait à lui seul constituer l'objet de politiques publiques, le statut de problème public est finalement délaissé au profit de la mise en évidence d'un fonctionnement unique de pensée qui consiste à ne pas sortir des évidences. À cet égard, la rationalité scientifique est emblématique : celle qui est prêtée aux scientifiques, en tant que pouvoir ; celle dont eux-mêmes participent à la légitimation. Les deux cas de figure apparaissent au terme de l'ouvrage, selon un double questionnement : le caractère disséminé de la notion de risque, qui recouvre autant de problèmes que de faits reconnus ; la notion de danger qui, elle, va se départir de la catégorisation officielle qui sévit en matière de politiques publiques. En cela réside sans doute le point fort de l'ouvrage, la ligne de fracture qui permet en retour d'insister sur les lignes de continuités, dont la mise en évidence permet de penser autrement le monde.

- 2 Le *continuum* à l'épreuve s'inspire du registre de valorisation dont la science participe à la construction : la prédiction. Il s'attache surtout à démonter le caractère jugé imprévisible de certains phénomènes, alors que ce jugement, et non le caractère – le fait –, ne tient ni à l'activité des scientifiques, ni à leur valorisation, puisque Marie-Hélène Parizeau insiste sur la situation, courante, que les scientifiques sont souvent interrogés pour des phénomènes qu'ils ne connaissent et ne maîtrisent pas encore, ni la connaissance, ni l'action de les prévenir, c'est-à-dire d'organiser des dispositifs de prévision, permettant la prédiction. Tel est en quelque sorte la vocation du diagnostic qui explique que, d'une manière générale, elle soit présente dans toutes les activités scientifiques, médicales, éducatives, et sociales. C'est bien l'organisation du social qui est visée, au risque de ne pas tout connaître, prédire, et maîtriser, au sens d'empêcher. On comprend alors que l'ouvrage se termine sur la question de l'écologie, et la gestion de l'eau en particulier, pour laquelle l'auteur précise qu'il n'y a pas encore de risque de pénurie, en revanche que l'aléa du risque est envisagé. Autrement dit, à la différence entre la pénurie et le risque de pénurie répond celle, majeure, entre le danger et la crise, le risque avéré et la catastrophe, l'événement de catastrophe dont l'auteur dit lui-même qu'il n'est événement que parce qu'il a été construit comme tel. Aussi faut-il, en matière de risque, s'intéresser aux différenciations et jugements, d'ordre gradué cette fois, à l'échelle des valeurs. Sur ce point, l'auteur s'arrête sur le risque dit potentiel. L'exemple type est celui de la crise de la vache folle : pas encore crise du point de vue des scientifiques, mais déjà catastrophe dans l'opinion publique.
- 3 C'est ainsi que la question du positionnement, du niveau méta, de l'éthique en philosophie, est introduite. Occasion d'opérer, là encore, moins une différenciation entre la science et la recherche que ce que le raisonnement scientifique peut signifier, permettre de dire et de savoir, de se positionner, moins sur le plan éthique dans ce cas que sur celui de son activité : le niveau méta. En effet, la question de l'éthique doit être réservée à un point de vue global, qui va concerner la société et les actions sociales, dont les politiques publiques font partie. Mais les politiques publiques ne résument pas l'action, comme elles ne résument pas la pratique. Si une césure est occasionnée entre problème public et politiques publiques, celle-ci permet de mieux identifier l'action publique et son résultat : son application, encore autre chose que sa mise en œuvre et sa mise en pratique ; ce que permet de voir, et de mesurer, au sens de prendre la

mesure, le cas de figure. Ainsi les cas étudiés ne sont-ils pas des cas pratiques, ils sont des idéal types permettant de signifier, et savoir, ce qui doit être fait. Précisément, la réflexion en écosystèmes atteste d'une inégalité dans les actions, non encore pratiques puisqu'elles s'opposent encore au dit.

- 4 Alors que la rhétorique de la solidarité prône l'égalité, le parti de l'ouvrage est d'asseoir la connaissance de risques avant tout assumés par les plus pauvres. Si la rétribution des efforts en matière environnementale se solde par l'innovation technologique, celle-ci suppose certaines conditions pour pouvoir porter le poids de la recherche et de sa mise en œuvre : le développement. Ici, la technologie se fait source d'inégalité profonde, puisqu'elle devient le pendant, moins de ceux qui n'en bénéficient pas, que ceux dont le degré de civilisation n'est pas parvenu à maturation. Bien plus qu'un état de fait, elle signale un jugement dont les éléments de contexte sont restitués. Dans ce cas, le problème à l'étude n'est pas le défaut de connaissance – l'information scientifique – mais un défaut de transmission qui tient aussi à celui qui transmet, et au savoir sur lequel il s'appuie pour éduquer. Bien sûr, la population n'est pas indépendante du processus, mais forte de leurs convictions et de leurs croyances, les situations fécondent sur l'absence d'efficacité du rapport à la science et de ses résultats parfois érigés en prétexte. Alors, de manière globale, et sur le plan éthique, peuvent être approchées des incohérences non soupçonnées : la participation évidente à des questions ouvertes sur des thématiques déjà en cours, ou bien la poursuite d'actions quand bien même les individus, et acteurs, disent, et savent, qu'elles ne devraient pas s'appliquer. C'est ce savoir contre toute attente qui produit de l'inégalité, en tant que le dit domine le croire, celui de faire passer le dit pour ce qui « est » : moins le réel dans ce cas que la réalité. C'est bien le signe que la science, comme toute activité, participe moins à sa construction qu'à sa reproduction, d'autant que le fait à l'écoute n'est pas ce qui est construit mais ce qui est passé sous silence.

---

## AUTEURS

**MYRIAM ZANARDI**

GRESEC, université Grenoble 3